

## LA NIECE DU NAIN : LE POIDS DU LIGNAGE OU L'IMPOSSIBLE LIBERTE

La parenté est une des données fondamentales des récits arthuriens, en particuliers dans les textes du XIII<sup>e</sup> siècle. La plupart des personnages, qu'ils se voient attribuer un « droit nom » ou pas, sont rattachés aux autres protagonistes par les liens de la parenté, en particulier les femmes, qui n'ont généralement qu'un rôle secondaire. Hôtes, messagères ou victimes, elles n'acquièrent que rarement une autonomie narrative, car le cycle *Lancelot-Graal* ne fait pas la part belle aux femmes. Objets de conquêtes, convoitées, enlevées, séquestrées, elles ne deviennent que très rarement des sujets agissants. Jacques Ribard relève ainsi que « les présences féminines à la cour d'Arthur [...] n'ont de sens en définitive qu'en fonction même de ce monde masculin [...]. Dans ce monde viril, on “departit”, on distribue les femmes comme les terres »<sup>1</sup>. De fait, elles font très souvent l'objet de tractations matrimoniales, attendant passivement qu'on les donne en mariage à un homme de valeur, ou qu'un chevalier les sauve d'une mésalliance.

Dans les récits arthuriens, lorsqu'un homme se rebelle contre sa parenté (qu'on pense par exemple à Claudin, le fils de Claudas de la Déserte), il prend les armes et combat pour se libérer d'un joug qu'il ressent comme incompatible avec sa propre vision du monde. Qu'en est-il des femmes ? Quelle marge d'autonomie une demoiselle peut-elle acquérir dans ce monde guerrier, si elle ne bénéficie plus du soutien de sa famille ?

Une demoiselle, dans le *Lancelot en prose*, va tenter de se rebeller contre les exigences de sa parenté. Dès le début de l'épisode, la jeune fille n'a pas de nom : elle est exclusivement définie par sa relation aux hommes. D'abord par sa lignée agnatique : elle est la « nièce du nain », puis par sa relation avec le demi-frère de Lancelot, puisqu'elle est l'« amie d'Hector ». En outre, elle prend place dans un contexte familial complexe : juste avant de mourir, son père l'a confiée à son frère, le nain Groadain, qui s'occupe d'elle comme il le « feroie

---

<sup>1</sup> J. Ribard, *Du Mythique au Mystique*, Paris, Champion, 1995, p. 192-193.

(m)son enfant<sup>2</sup> » (*Lancelot*, VIII, 157). En tant que tuteur, il a les mêmes pouvoirs que son père : il gère ses possessions et a toute autorité pour prendre les décisions concernant son mariage. Ce n'est d'ailleurs pas un sujet de discorde entre eux, contrairement à ce qui se passe généralement dans le *Lancelot* : Hector des Mares et la jeune fille sont très amoureux l'un de l'autre et Groadain ne voit aucune objection à cette union. Toutefois, il ne cesse de repousser le mariage pour des raisons qui, dans un premier temps, paraissent obscures. Il semble mettre à l'épreuve l'obéissance de la demoiselle, imposant un délai pour qu'il soit clair que c'est lui qui décide de tout. Puis, le délai s'allongeant sans cesse, il finira par justifier ses attermoissements en invoquant la guerre que la Dame de Roestoc, cousine de la demoiselle, doit affronter.

Assez vite, en effet, la Dame demande à la nièce du nain de lui venir en aide et d'implorer Hector de se battre contre Ségurade, l'homme qu'elle devra épouser au bout d'une année si ce dernier réussit à vaincre tous les chevaliers qu'elle lui enverra. « (Je) pri por Dieu que vous faites Hector combatre » (*Lancelot*, VIII, 170), lui demande-t-elle d'abord. Puis, voyant que la demoiselle refuse d'accéder à sa requête, elle lui rappelle la solidarité dont on doit faire preuve à l'égard de la famille, en invoquant la « fiancée » qui doit régner au sein de la parenté : « j'ai en vos mout grant fianche car se tous li monde me failloit, si me devriés vous aidier » (*Lancelot*, VIII, 170), ou encore : « sui morte, quant la riens ou je plus me fioie m'est faillies » (*Lancelot*, VIII, 171). La valeur modale du verbe « devoir » souligne bien l'idée d'une obligation à laquelle on ne peut déroger. Dans un système hypothétique où la Dame se retrouverait totalement démunie, la parenté s'avèrerait être son seul salut. Christian Ghasarian souligne qu'il s'agit d'un mode de fonctionnement fondamental dans la plupart des sociétés : « les individus doivent nécessairement former des groupes de coopération. Ces groupes sont d'abord formés sur la base de la parenté. En conséquence, la sécurité et le destin d'une personne sont entre les mains de ses apparentés »<sup>3</sup>. C'est ce à quoi nous assistons : la première personne vers qui la Dame se tourne, c'est sa cousine. En effet, Hector a la réputation d'être un excellent chevalier, et il ne fait aucun doute pour la Dame qu'il parviendrait facilement à vaincre Ségurade. Il ne s'agit pas seulement d'éviter un mariage honni. Elle a été dépouillée de toutes ses terres à cause de cette guerre, la plupart de ses chevaliers et de ses apparentés sont morts, et il ne lui reste plus qu'un seul château. Faire combattre Hector, c'est donc protéger, certes la

---

<sup>2</sup> Toutes les citations du *Lancelot en prose* renverront à cette édition : *Lancelot, Roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, (éd.) A. Micha, Tome I à IX, Genève, Droz, 1978 à 1982.

<sup>3</sup> C. Ghasarian, *Introduction à l'étude de la parenté*, Paris, Seuil, 1996, p. 11.

## *La nièce du nain : le poids du lignage ou l'impossible liberté*

Dame, mais également les possessions du lignage tout entier. Si elle perd cette guerre, l'ensemble des possessions de la famille passera aux mains d'un étranger.

Cependant, la demoiselle refuse de porter secours à sa cousine. Le terme de « fianche / fioit » est particulièrement important : le mot signifie « confiance, foi, certitude »<sup>4</sup>. Avoir confiance en son lignage, c'est avoir l'assurance d'une mutuelle entre-aide lorsqu'un des membres est en danger, mais les deux phrases sont symétriquement construites autour de l'opposition entre la « fianche / fioie » et « failloit/ faillies ». Le second terme signifie, sous sa forme verbale « manquer à, décevoir » et en tant qu'adjectif « faible, lâche, perfide »<sup>5</sup>. Dans la première proposition la « fianche » concerne directement la demoiselle, tandis que le « failloit » concerne le reste du monde, où plutôt tous ceux en qui elle ne peut pas avoir confiance, c'est-à-dire, tous ceux qui ne font pas partie de sa parenté. Dans la deuxième proposition, on voit que c'est la demoiselle qui a « faillies » en refusant son aide, et en trahissant la « fianche » familiale, elle met en danger un membre de sa parenté. Elle se retrouve donc du côté du « monde » extérieur, c'est-à-dire qu'en refusant d'aider sa cousine, elle se met en dehors du lignage.

L'expression employée par la Dame, « suis morte » n'est pas anodine. Alors que l'ethos a échoué (la Dame de Roestoc jouit d'une certaine autorité, puisqu'elle se trouve être à la tête du lignage), elle invoque le pathos, argument de poids au sein d'une famille. La menace de mort devrait faire fléchir sa cousine, mais la demoiselle avait déjà prévenu qu'on ne devait pas se fier à elle, dès lors qu'il s'agissait d'Hector : « De che ne vous fiés ja en moi, que si m'aït Diex et ses vrais cors, je vaudroie miex avoir Dieu renoié que jel fesisse combatre a Segurade, par covent que tous fust armés, et Segurades fust desarmés » (*Lancelot*, VIII, 170)

Elle reprend donc les termes de sa cousine, mais cette fois, le verbe « fiés » est annulé par la tournure négative. La nièce du nain ne manifeste aucune réticence à affirmer son indépendance vis-à-vis de son lignage : ce qui prime pour elle, c'est l'inquiétude qu'elle éprouve pour Hector.

Voyant qu'elle ne parvient pas à convaincre la demoiselle, après tout elles ne sont que cousines, la Dame de Roestoc décide de faire pression en menaçant son plus proche parent. Elle s'en prend donc à celui qui lui a servi de père durant ces dernières années et menace de torturer Groadain. Le nain

---

<sup>4</sup> A.J. Greimas, *Dictionnaire de l'Ancien Français*, Larousse, 1997, article « Fiance », p. 266.

<sup>5</sup> *Ibidem*, article « Faillir », p. 257-258.

tente alors de convaincre sa nièce en la suppliant : « Suis mors, se ne vous me secourés [...], se vous ne me prestés Hector por aller querre le chevalier qui conquist Segurades » (*Lancelot*, VIII, 199)

Le pathos est à nouveau convoqué, et la menace de mort remonte d'un degré dans la parenté. Son oncle paternel, qui occupe symboliquement la place du père, est maintenant en danger si elle refuse de céder. En outre, la tâche qui devait échoir à Hector s'est allégée : il ne s'agit plus de lui faire risquer la mort en combattant un excellent chevalier, mais seulement de l'envoyer à la recherche de Gauvain. Cependant, rien ne semble pouvoir faire fléchir la demoiselle, qui reste sourde à toutes les supplices. Elle refuse obstinément qu'Hector combatte ou parte en quête de Gauvain, quelles qu'en soient les conséquences pour les membres de sa famille.

Une telle attitude provoque évidemment l'incompréhension et la colère de sa famille, et les sollicitations se font alors insultes et menaces. Elle est perçue par sa cousine comme « la plus desloiax creature qui onques fust nee » (*Lancelot*, VIII, 199) et la reine décide qu'elle « li ferai sa felonnie comparer » (*Lancelot*, VIII, 199). Le terme de « felonnesse »<sup>6</sup> reviendra à plusieurs reprises dans la bouche de la reine, mais l'une des occurrences montre le caractère paradoxal de la situation : « Je croi bien que dont ne seriés vous mie niche au nain, se vous n'estiés plus felennesse d'autre feme » (*Lancelot*, VIII, 201). La demoiselle est considérée comme félonne, à la fois parce qu'elle se soustrait à ses obligations familiales en refusant de faire preuve de solidarité, mais également parce qu'elle est la nièce d'un nain et donc qu'elle fait partie de ce même lignage. Elle n'a donc aucune échappatoire. Howard Bloch explique que dans la chanson de geste, « la situation du héros, en même temps que les limites de sa liberté, est déterminée par ses devoirs à l'égard du clan ; même son caractère semble hérité »<sup>7</sup>. Il ne s'agit pas ici de chanson de geste, mais le constat est identique. La demoiselle, qu'il s'agisse de sa personnalité ou de ses

---

<sup>6</sup> Le terme signifie, selon son étymologie, « méchant, cruel », mais également, dans la relation vassalique « celui qui ne respecte pas les engagements pris auprès de son seigneur ». Enfin, il désigne également « celui qui a renié sa foi ». La trahison de la demoiselle est donc triple : elle s'oppose certes à sa cousine, mais cette dernière étant également la « dame » de toutes les terres, la jeune fille, en refusant de lui obéir, est donc rupture avec le lien vassalique. Enfin, à plusieurs reprises, elle affirme préférer renier Dieu que d'accepter de libérer Hector de son serment. Sur les sens de « Fel/felon », cf. R. Guillot, *Fiches de Vocabulaire, L'épreuve d'Ancien Français aux concours*, Paris, Champion, 2008, p. 213.

<sup>7</sup> H. Bloch, *Étymologie et généalogie, une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, traduit de l'anglais par Béatrice et Jean Claude Bonne, Paris, Seuil, 1989, p. 130.

## *La nièce du nain : le poids du lignage ou l'impossible liberté*

actes, est jugée en fonction de ce qu'elle doit à sa parenté<sup>8</sup>, mais également en fonction des qualités de cette même famille<sup>9</sup>.

En manquant à ses devoirs envers eux, et en s'inscrivant donc en dehors de la logique lignagère du roman, elle déclenche des réactions de colère parmi ceux qui l'entourent. Son fonctionnement individualiste, qui lui fait préférer son amour au bien-être (voire à la survie ?) du lignage ne peut être compris dans un monde où les personnages doivent se plier à une logique collective et se sacrifier pour leurs familles<sup>10</sup>.

A ce moment du récit, la « nièce du nain » aurait normalement dû obtenir son propre nom. En effet, non seulement l'épisode se poursuit sur de nombreuses pages, mais en outre, la jeune fille manifeste une personnalité qui la différencie des autres demoiselles arthuriennes. Christian Ghasarian relève que « dans toutes les sociétés humaines, les individus reçoivent les premiers éléments de leur statut et de leur identité sociale par la parenté »<sup>11</sup>, et c'est également valable pour les personnages secondaires du *Lancelot*. Généralement, lors de leur première apparition, ils sont rattachés à un autre personnage par un lien de parenté, ce qui permet aux romanciers de créer rapidement des protagonistes de moindre importance. Les règles sont relativement simples : en général, s'ils sont apparentés à des traîtres, ils sont néfastes, et s'ils font partie d'un bon lignage, ils se comportent dignement. Cependant, lorsqu'ils prennent une certaine épaisseur narrative, les auteurs finissent par leur attribuer un nom pour faciliter le récit de leurs péripéties.

L'exemple le plus probant est celui de Lambègue. Pharien tente de sauver Lionel et Bohort, qui sont aux mains de Claudas de la Déserte<sup>12</sup>. Excellent

---

<sup>8</sup> Elle sera également jugée par les critiques modernes, non pas en fonction de ses choix, mais en fonction de sa relation problématique à son lignage. Anne Martineau, par exemple, dans son article « La félonie des nains dans les romans arthuriens » la résume en une formule lapidaire : elle n'est qu'une « nièce insupportable ». A. Martineau, « La félonie des nains dans les romans arthuriens », *Félonie, trahison, reniement au Moyen Âge*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1997, p. 289.

<sup>9</sup> Cette famille est en effet peu glorieuse : ni la Dame ni le nain ne feront preuve de courtoisie envers Gauvain. Leur comportement est problématique et va à l'encontre des valeurs de la noblesse telles qu'elles sont présentées dans le *Lancelot*.

<sup>10</sup> Lancelot lui-même ne pourra échapper à son destin. Bien qu'il fasse tout pour oublier qu'il est le fils du roi Ban de Bénoïc (y compris en cachant son véritable nom), à la fin du roman, il n'aura d'autre choix que de reconquérir son héritage en compagnie de Lionel et de Bohort, en partant combattre Claudas et ses fils.

<sup>11</sup> C. Ghasarian, *Introduction à l'étude de la parenté*, op. cit., p. 11.

<sup>12</sup> Cf. *Lancelot* VII, p. 109 et suivantes.

chevalier, il mène la plupart de ses missions accompagné d'« un sien neveu chevalier ». Tout au long de l'épisode, celui qui est « li niés Pharien » fait preuve de courage et de solidarité familiale, allant jusqu'à défendre l'honneur de son oncle à la cour du roi. Son nom n'est jamais mentionné, il est uniquement identifié par sa relation agnatique. Toutefois, lors d'un combat, Pharien empêche ce neveu de tuer Claudas, ce qui aurait pourtant mis fin à la guerre. Le jeune homme est alors furieux et insulte son oncle, l'accusant d'être un traître et de s'être vendu à Claudas. Dès lors, les deux hommes s'opposent violemment, et celui qui n'était que le neveu de Pharien se voit soudainement doté d'un nom, Lambègue. C'est donc suite à la rupture avec sa famille qu'il acquiert une autonomie suffisante pour obtenir sa propre identité : en refusant de se plier aux décisions de son oncle, il sort de l'indifférenciation narrative et obtient donc une personnalité qui lui est propre, en dehors de la logique collective du lignage.

La nièce du nain est dans le même cas. Elle ne possède d'identité que par rapport à son oncle et à Hector, pourtant elle est en opposition totale avec sa famille. Hector lui-même tente de la convaincre d'accéder aux requêtes de sa parenté. Son comportement imprévisible en fait donc un personnage différent des autres demoiselles arthuriennes, mais elle n'accède pourtant pas à l'autonomie narrative et n'obtient pas de nom en dehors de sa relation agnatique. Contrairement à un homme, qui a la possibilité de faire ses propres choix et de s'opposer à son lignage, les femmes ne peuvent que tenter de contourner les règles, mais n'ont pas la capacité de s'opposer frontalement à ceux qui ont autorité sur elles. Sa rébellion étant impossible, la demoiselle reste sous l'emprise de son oncle, de sa cousine puis de la reine, ce qui restreint automatiquement sa propre identité : elle ne devient pas un personnage à part entière et le complément de nom marque de façon définitive son appartenance à celui qui a toute autorité sur elle : la nièce du nain.

Lorsqu'on compare son attitude avec celle de la Dame de Roestoc (qui, elle, est dotée d'un nom dont la mention géographique symbolise qu'elle est à la tête du lignage), on ne peut que constater la différence entre les deux femmes. Tandis que l'une s'oppose frontalement à sa parenté, l'autre maîtrise parfaitement les subtilités des relations familiales. La Dame refuse d'abord d'épouser Ségurade, mais se rend rapidement compte qu'elle ne pourrait échapper à ce mariage qu'en entrant en opposition totale avec ce qui reste de sa parenté, ce qu'elle se refuse à faire. En effet, elle est orpheline, et déjà beaucoup de membres de sa famille ont été tués lors de cette guerre. Sur le point de perdre son dernier château, elle convoque son conseil et promet de

faire ce que lui recommandera « uns siens oncles [...] qui moult estoit de grant eage » (*Lancelot*, VIII, 159), car elle sait qu'elle est sur le point de provoquer une rébellion au sein de ses propres troupes : beaucoup de ses gens admirent Ségurade et souhaitent voir ce mariage se réaliser.

Son oncle lui propose alors un moyen de ne pas s'opposer à ce qui reste de sa parenté, tout en lui laissant une possibilité d'éviter ce mariage forcé. Comme Ségurade n'est pas d'aussi haut lignage qu'elle<sup>13</sup>, la coutume lui permet d'exiger que son prétendant prouve sa valeur. Elle devra donc lui demander de combattre tous les chevaliers qu'elle lui enverra durant un an, gagnant ainsi du temps, dans l'espoir que Ségurade finisse par se faire tuer. À la fin du délai, si le jeune homme est toujours vivant, elle n'aura d'autre choix que de l'épouser ou de se réfugier dans un couvent en laissant toutes ses possessions à Ségurade. Elle accepte immédiatement la proposition de son oncle, et c'est la raison pour laquelle elle souhaite qu'Hector aille combattre le chevalier.

À aucun moment, elle ne s'est mise en dehors de sa parenté, contrairement à la nièce du nain, qui, elle, refuse purement et simplement ce qui lui apparaît comme contraire à l'amour qu'elle éprouve pour Hector. La demoiselle n'a eu de cesse d'affirmer la prédominance du lien amoureux sur le lien cognatique, tandis que la Dame utilise à son profit les règles sociales pour éviter un mariage qui lui répugne. L'une demande à son prétendant de combattre sans fin pour prouver sa valeur, tandis que l'autre se moque totalement de la gloire et préfère de loin garder son ami auprès d'elle.

Finalement, ce sera Gauvain qui vaincra Ségurade. L'affrontement entre la demoiselle et sa famille aurait donc dû en rester là, mais la Dame de Roestoc, heureuse d'être délivrée de Ségurade, oublie complètement le neveu d'Arthur, qui quitte le lieu de la bataille sans qu'on ne lui manifeste la moindre reconnaissance. Lorsqu'elle se rend compte qu'elle a manqué de courtoisie, la Dame est désespérée, d'autant qu'elle apprend que Groadain, qui ne savait pas qu'il s'agissait de Gauvain, n'a pas cessé d'insulter le chevalier. Elle décide alors de partir à la recherche du vainqueur, puisque sa nièce refuse d'envoyer Hector, et tant qu'elle ne l'aura pas trouvé, elle chevauchera avec le nain attaché à une corde, marchant derrière sa monture.

Cependant, même la souffrance promise à Groadain ne sera pas suffisante, et la demoiselle refusera à nouveau. La Dame, le nain et la reine décident alors de la menacer de la priver de ses terres pour la forcer à céder. À partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, parallèlement à la modification de la parenté et à l'affirmation du

---

<sup>13</sup> L'hypergamie semble être d'ailleurs la règle dans le cycle *Lancelot-Graal*.

lignage, on a assisté à un enracinement des familles nobles dans des résidences fixes, ce qui se retrouve d'ailleurs dans le système onomastique, avec l'insertion progressive de la préposition « de » suivie d'une mention géographique<sup>14</sup>. La question de la possession des terres est donc intrinsèquement liée à l'identité des personnages, dans la mesure où elle leur fait prendre place dans une succession généalogique. Priver quelqu'un de son héritage est donc un geste symbolique très fort. C'est parce qu'elle est sûre de vaincre la résistance de la demoiselle que la reine la menace de lui ôter ses terres si elle persiste dans son refus d'envoyer Hector chercher Gauvain, et donc de l'exclure du lignage. Pour les personnages en présence, cela représente la punition la plus terrible, au point que l'autorité de la reine n'est plus suffisante et qu'elle doit invoquer le pouvoir du roi Arthur pour ancrer cette décision : « Et bien saciés que el pooir mon seignor le ne a ceste dame qui chi est n'avrois vous jamais terre devant que chis covenens soit aquités » (*Lancelot*, VIII, 201)

La demoiselle ne réagissant pas, la reine entérine sa décision en faisant d'abord promettre à la Dame de Roestoc : « Que ele n'ait baillie de riens qui soit en son pooir sor le foi et le sarement qu'ele doit au roi Artu, qui feme ele est » (*Lancelot*, VIII, 201)

Puis elle fait promettre au nain la même chose qui : « De tout est saisis et s'en prent le sarement et dist que s'il s'en parjuroit, bien sache il que ele le conreroit tel que il ne li remanroit roie de terre ne autre avoir nul » (*Lancelot*, VIII, 202)

Il s'agit de la pire punition qui soit, mais la jeune fille est dans une logique totalement différente des autres personnages, et elle se contente de répondre : « n'en puis mais, dont n'en serai je jamais tenans » (*Lancelot*, VIII, 202). Hector lui-même, apprenant la menace qui pèse sur celle qu'il aime la supplie de céder et de le laisser partir en quête. Mais ce sera peine perdue. Par deux fois, elle explique que les menaces, quelles qu'elles soient (punition du nain ou déshéritement) lui paraissent dérisoires par rapport à la possibilité de perdre Hector. Elle affirme que même une punition divine ne pourrait la faire changer d'avis : « De che ne vous fiés ja en moi, que si m'ait Diex et ses vrais cors, je vaudroie miex avoir Dieu renoié que jel fesisse combatre a Segurade,

---

<sup>14</sup> À ce sujet, cf. D. Lett : « La référence géographique est sans doute celle qui est à l'origine du plus grand nombre de *cognomina* ; elle se transmet souvent de manière héréditaire avec le château et le patrimoine », *Famille et parenté dans l'occident médiéval V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 2000, p. 34. La proportion de noms comprenant une mention géographique est très supérieure dans le *Lancelot* que ce que l'on trouvait par exemple chez Chrétien de Troyes.



## *La nièce du nain : le poids du lignage ou l'impossible liberté*

par covent que tous fust armés, et Segurades fust desarmés » (*Lancelot*, VIII, 170)

Elle utilise également une formule proche de celles utilisées traditionnellement dans les serments puisqu'elle jure sur les reliques : « Ne m'ait Diex que je li proierai que il i aille, ne par les sains de chele capele ja n'en sera proiés de moi, anchois me laroie toute desmembre » (*Lancelot*, VIII, 201)

Elle détourne une formule de début de quête pour jurer, justement, une « non-quête ». Son refus de laisser partir son ami contrevient aux règles de la chevalerie. Elle ne s'arrête d'ailleurs pas là. Vaincue par la menace de finir enfermée sans possibilité de voir Hector, elle cède et accepte de le laisser partir, mais elle provoque un scandale en déclarant : « bien sache il que il n'ira mie seus, que je m'en irai avoec lui » (*Lancelot*, VIII, 211).

Cette ultime tentative échouera évidemment sous le poids des convenances et du feu croisé de Guenièvre et de la Dame de Roestoc. La demoiselle est allée à l'encontre des règles arthuriennes : non seulement elle a refusé qu'Hector soit un chevalier errant, mais contrairement aux autres demoiselles, elle a également refusé de se plier aux convenances. Ce faisant, elle se sépare nettement des autres femmes du récit qui, généralement, se contentent de subir le monde qui les entoure. Elles sont spectatrices, conseillères ou motivations, mais elles ne décident pas à la place des chevaliers. La Dame du Lac avait averti Lancelot : il devait choisir pour amie une femme qui le pousserait à se dépasser et à chercher la gloire, ce qui est l'essence de l'amour courtois. Guenièvre encourage Lancelot à devenir le meilleur chevalier du monde. Elle ne tente pas de le retenir lorsqu'il doit partir en quête, au contraire.

La demoiselle, elle, ne respecte donc pas les codes de l'amour courtois et va même jusqu'à ne pas respecter l'une des coutumes incontournables du roman arthurien : le don contraignant<sup>15</sup>. Il faut rappeler qu'il engage celui qui l'a accordé à faire ce qui lui est demandé sans savoir exactement ce qu'il a promis. C'est une obligation morale et sociale à laquelle même le roi devra se soumettre, par exemple lorsque la reine sera enlevée par Méléagant<sup>16</sup>. Jean

---

<sup>15</sup> Cf. *Lancelot*, VIII, p. 201 : « (vos) m'avés creanté que vos proierés Hector que il aille querre le chevalier tant qu'il le truisse, et tant ferois que il ira ».

<sup>16</sup> À ce sujet, voir l'article de J. B. Williamson, « Le don contraignant et la coutume de Logres » dans *Lancelot – Lanzelet, Hier et aujourd'hui*, Pour les 90 ans d'Alexandre Micha, Actes de Colloques vol. 29, Reineke-Verlag, Greifswald, 1995, p. 7 à 15.

Frappier fut le premier à relever que le don contraignant : « est une coutume assez étrange, une déconcertante contrainte psychologique »<sup>17</sup>. En revenant sur la promesse donnée, la demoiselle va donc à l'encontre d'une obligation très forte. Elle refuse la logique du don contraignant, estimant (à raison) que la reine l'a dupée volontairement : en effet, le principe du don contraignant, c'est qu'il s'agit d'« une forme presque aberrante de la générosité »<sup>18</sup>. La personne à qui l'on demande un don n'est pas censé connaître son contenu, c'est un don en blanc. Mais la reine prévient la demoiselle qu'elle lui demandera juste de rester à la cour, et que si elle accepte ce don contraignant, la Dame sera obligée d'en faire de même, elle lui demandera alors de délivrer Groadain. La demoiselle ne fait donc pas vraiment un don en blanc, puisqu'elle en connaît le contenu. Evidemment, la reine a menti et elle lui demande en fait d'ordonner à Hector de partir à la recherche de Gauvain. Et c'est parce que la demoiselle rompt son « covenens » (*Lancelot*, VIII, p. 201), sa « foi », que la reine peut utiliser la mesure extrême consistant à la priver de ses terres.

Trahison du lignage, non-respect de la parole donnée, désintéressement vis-à-vis de son propre héritage, mépris envers Dieu... On peut légitimement s'interroger sur les motivations des refus successifs de la demoiselle. C'est la Dame de Roestoc qui propose une première explication : elle raconte à la reine qu'elle s'en est prise au nain pour punir la demoiselle qui n'a pas fait ce qu'elle devait pour sa famille :

« Dame, fait ele, je ne hai mie le nain por soi, mais il a une pucele sa niece et est ma cousine si li proiai a mon grant besoin que ele laisast por moi combatre chel chevalier que vos veés la, qui ses amis est, et ele dist que ele renoieroit anchois Dieu. Et je le quidoie tant esmaier que ele envoiait son ami en la queste de cel chevalier por son oncle delivrer, car je le corechoie volontiers de la riens que ele plus aime » (*Lancelot*, VIII, 199)

La Dame de Roestoc a commis une erreur. Elle a cru pouvoir faire plier la demoiselle en s'en prenant au nain, qui incarne la figure du père, mais le personnage que la demoiselle aime le plus, ce n'est pas un membre de sa famille, mais bien Hector, son ami. Dès le début de cet épisode, le nain insiste sur l'amour fou que les jeunes gens éprouvent l'un pour l'autre : « ma nieche ama cest chevalier sor toute riens et aime encore, et il lui sor toutes femes »

---

<sup>17</sup> J. Frappier, « Le motif du don contraignant dans la littérature du moyen âge », *Travaux de linguistique et de littérature*, VII, 2, 1969, p. 8-9

<sup>18</sup> *Ibidem*.

## *La nièce du nain : le poids du lignage ou l'impossible liberté*

(*Lancelot*, VIII, 158), Hector « l'aime et doute sur toute rien » (*Lancelot*, VIII, 204). L'auteur revient à plusieurs reprises sur cet attachement, et l'on comprend peu à peu que c'est à cause de cela qu'elle ne veut pas laisser partir Hector. En effet, elle refuse d'abord qu'il combatte Ségurade car : « Ele le douta a perdre » (*Lancelot*, VIII, 160)<sup>19</sup>. Dès lors, le fait qu'on la prive de son héritage n'a plus d'importance, car de toute façon « après la mort son ami ne quiert ele plus vivre ». Elle ne cède qu'à la fin, lorsque la reine l'informe qu'« ele a perdue sa terre outrement et ele meismes sera mise en teil lieu que ele n'avra pooir de son cors » (*Lancelot*, VIII, 211).

La demoiselle n'est pas la seule à tenter d'empêcher son ami de combattre au nom de l'amour. La femme de Keu d'Etraus a fait promettre à son époux de ne jamais la quitter tant que le Val sans Retour ne sera pas ouvert, car elle est persuadée que personne ne parviendra jamais à rompre l'enchantement. Cet endroit a d'ailleurs été créé par Morgain, pour que les amis des demoiselles ne puissent jamais partir en quête d'aventures, et qu'ils restent avec elles<sup>20</sup>. Mireille Demaules analyse ainsi l'articulation entre l'amour et la chevalerie : « Par l'exercice de la liberté qu'il suppose, l'amour courtois se différencie donc de l'amour féerique comme de l'amour humain aliénant qui finit par exclure l'être aimé du monde dans lequel il vit et agit »<sup>21</sup>.

La reine, par exemple, incarne l'amour courtois. Sa relation avec Lancelot n'est possible, dans les romans du XIII<sup>e</sup> siècle, que parce que, même si cela implique de renoncer au temps vertical<sup>22</sup>, cet amour peut s'intégrer dans le monde arthurien : il pousse Lancelot à être le meilleur chevalier du monde. Guenièvre, même si elle aime le héros, l'autorise à partir en quête. Au contraire même, elle accepte qu'il soit en danger pour que sa gloire soit plus grande. Au cours d'un tournoi, elle l'oblige à plusieurs reprises à se battre « du pire » qu'il peut, puis à faire le meilleur combat possible. Ce type d'amour est

---

<sup>19</sup> Son angoisse est légitime : son propre père a été tué lors de la guerre entre la Dame de Roestoc et Ségurade (voir *Lancelot*, VIII, p. 157).

<sup>20</sup> Pour les jeunes femmes, le bénéfice est double : elles ont l'assurance de la parfaite fidélité de leurs amis et elles n'ont plus à craindre pour leurs vies. Les chevaliers, pour leur part, dépérissent d'ennui et de maladie.

<sup>21</sup> *Le Livre du Graal*, tome II, édition préparée par Daniel Poirion, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, Paris, 2003, n. 1, p. 1831.

<sup>22</sup> Lancelot, dès le début du récit, est inscrit dans une succession généalogique. Il fera tout son possible pour échapper à son héritage, refusant de dévoiler son nom et trouvant de nombreux prétextes pour ne pas avoir à retourner dans son royaume. Il repousse sans cesse la reconquête de son héritage, et lorsqu'il n'aura plus le choix et qu'il chassera Claudas, il refusera tout de même de régner sur les terres de Benoïc.

essentiel à l'économie du récit, car c'est un moteur narratif, dans la mesure où il pousse le chevalier à se dépasser pour celle qu'il aime.

La demoiselle, au contraire, (de la même façon que Morgain), penche du côté de l'amour féérique, qui, au lieu d'être un élément qui pousse à l'aventure, est un moteur d'enfermement. Elle ne respecte ni les codes courtois, ni les règles sociales et religieuses, « frôlant par exemple le sacrilège lorsqu'elle affirme qu'elle renierait Dieu plutôt que de laisser combattre Hector »<sup>23</sup>.

Morgain et la nièce du nain sont d'ailleurs plus proches que l'on ne pourrait croire. Dès le début de l'épisode, la situation est étrange. Hector, la première fois que Gauvain le rencontre, se trouve lui aussi dans « .I. grant val clos » (*Lancelot*, VIII, 147), au centre duquel se trouve un grand pin et une fontaine. Ne peut-on voir dans ce lieu la préfiguration du Val sans Retour ? Pour Micheline de Combarieu du Grès, dans cette clairière se produit une :

« Défiguration de la cohérence psychique de l'homme (le chevalier qui pleure et rit) et de la hiérarchie sociale (le nain reconnu maître du chevalier). On comprend que Gauvain ait peine à en croire ses yeux : on peut d'ailleurs se demander si le mot « merveille » renvoie uniquement, pour lui, à la notion d'énigme et pas à celle de magie. Le lieu est près de prendre pour lui l'aspect d'un rond de sorcières, seule et paradoxale façon de se rendre compte à lui-même d'un monde renversé ou plutôt d'un monde dans lequel on ne dispose plus des repères habituels pour se diriger. »<sup>24</sup>

Cet endroit n'est pas le seul élément qui peut nous faire nous interroger sur la nature même de la nièce du nain. La première fois que Gauvain la voit, la demoiselle penche clairement du côté de la fée. En effet, elle se trouve dans un pavillon au milieu de la forêt :

« En cele couche gisoit une damoisele de moult grant biauté, ses chevex par ses espaulles qui moult estoient bel, et deriere li estoit une pucelequi le pignoit a .I. pigne d'ivoire sororei et par devant en ravoit une qui li tenoit .I. mireor et .I. chapel » (*Lancelot*, VIII, 154)

---

<sup>23</sup> *Le Livre du Graal*, tome II, éd. cit., p. 1800.

<sup>24</sup> M. de Combarieu du Grès, *D'aventures en aventures*, « *Semblances et Senefiances* » dans *le Lancelot en prose*, Aix en Provence, Université de Provence, 2000, p. 136. Sous le pin se trouve une fontaine, et pour Christine Ferlampin-Acher, la fontaine est souvent un « point de contact entre l'au-delà et l'ici-bas » ; cf. C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons : croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002, p. 99.

Anne Berthelot analyse cette scène en soulignant le fait qu'il s'agit de « la posture classique de la fée, créature séductrice seulement occupée de mettre en valeur sa propre beauté. Des scènes de genre de ce type se retrouveront par la suite dans l'iconographie de la Dame à la Licorne, par exemple<sup>25</sup> ». La première apparition de la demoiselle la situe donc en marge de l'univers des autres personnages. Hector semble prisonnier du Val, dans une sorte de rituel sans fin où il voit son écu, sanglote, puis se met à rire, avant de se faire malmené par le nain sans pouvoir se défendre. Il se désespère alors avant de recommencer le cycle.

Lorsque Gauvain interroge la demoiselle, elle le maudit et dans une scène terrible, son cheval est tué sous lui par le nain armé d'une « espee toute sanglente » (*Lancelot* VIII, 155). Le passage est empreint de barbarie, et lorsque la demoiselle doit aller chercher Hector, « si s'en entre en une gove sous terre » (*Lancelot* VIII, 156). Pourquoi traverser un souterrain pour aller chercher Hector, alors que Gauvain est venu à cheval ? Son oncle, en outre, est un nain, ce qui place la lignée de la demoiselle dans ce qu'Anne Berthelot appelle un « schéma mythique »<sup>26</sup>. D'ailleurs, tant que la demoiselle se trouve dans ce lieu, elle semble avoir tout pouvoir sur Hector. Ce n'est qu'une fois à la cour qu'elle semble perdre son éclat. De la jeune fille omnipotente, elle ne devient plus qu'une demoiselle impuissante à contrôler son destin.

Ne pas prendre en compte cette dimension du personnage revient à n'en faire qu'une demoiselle obsessivement jalouse, amusante, aux limites de la bêtise. Le *Lancelot en prose* est un roman profondément généalogique. À l'inverse de Chrétien de Troyes, qui fait émerger Lancelot d'un néant familial, l'auteur retrace l'histoire des lignées des principaux héros. Plus que des chevaliers errants, au fil des textes du cycle, les héros se positionnent en héritiers de royaumes prestigieux. Le repli lignager, qui remplace la fraternité guerrière, amènera le monde arthurien à sa perte : d'un côté Gauvain et Arthur, de l'autre Lancelot, Lionel, Bohort et dans un moindre mesure Hector. Les personnages se rassembleront, non par affinité, mais par lignage<sup>27</sup>. C'est d'ailleurs Mordred, le fruit d'un inceste, c'est-à-dire le repliement du lignage poussé à l'extrême, qui sera à l'origine de la catastrophe finale. Dès lors,

---

<sup>25</sup> *Le Livre du Graal*, éd. cit., tome II, p.1799.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 1802.

<sup>27</sup> Gauvain et Lancelot, dans *La Mort le Roi Artu*, tenteront jusqu'au bout de résister à la pression de leur lignage, mais l'adultère de Lancelot mettra fin à leur amitié.

l'indifférence de la demoiselle à la souffrance du nain et de la dame de Roestoc est incompréhensible pour les autres personnages :

« Elle préfère Hector, qui ne lui est rien, à son seul parent, le seul membre survivant de son lignage, et le tuteur qui lui tient lieu de père. La solidarité lignagère l'emporte normalement sur tous les autres liens sociaux ou affectifs. »<sup>28</sup>

La demoiselle a récusé la logique courtoise. Son refus s'articule d'ailleurs autour de deux thèmes narratifs du roman de chevalerie : le combat singulier pour sauver une dame et la quête pour trouver un chevalier. Ce sont des motifs fondamentaux, et on pourrait même dire que c'est sur cela que repose toute la narration arthurienne. En effet, en revenant de quête, les chevaliers doivent raconter leurs aventures sans rien omettre ou ajouter, et c'est la somme de ces aventures qui constitue le roman. Remettre en cause la quête, c'est remettre en cause la logique interne du roman et la dynamique qui lui est propre. La demoiselle, certes, se rebelle contre sa famille et pourrait donc quitter son identité lignagère, mais elle provoque une forme d'impossibilité narrative. En effet, dès lors qu'elle refuse cette logique de combat et de quête au nom de l'amour, ou de sacrifice au nom de la famille, elle s'oppose aux deux mondes qui coexistent dans le *Lancelot en prose* : la chevalerie et le lignage. Le roman ne peut plus avancer et il n'y a plus d'aventures possibles pour un chevalier obligé de rester sagement auprès de son amie.

Lorsqu'Hector part enfin, la douleur de la demoiselle sera telle que l'on doit l'enfermer dans une chambre pour qu'elle cesse de se donner en spectacle : « Et la pucele qui s'amie est fait teil duel que riens ne la puet conforter, si l'a dame de Malohaut enseree en une cambre, que li commons gens ne veissent le duel qu'ele faisoit » (*Lancelot* VIII, 212)

La reine comprend la douleur de la demoiselle, car elle aussi a vécu l'angoisse de laisser partir Lancelot sans savoir s'il reviendrait vivant, mais elle ne peut cautionner l'attitude de la jeune femme qui met en péril l'équilibre du monde arthurien. Le caractère entier de la demoiselle ne peut être que brisé dans un monde où, pour réussir à vivre son amour pleinement, il faut faire des sacrifices mais surtout savoir « decevoir (decheoir ?) ». On observe dans cet épisode la présence récurrente des termes qui désignent la tromperie, mais étonnamment, presque tous font référence, non à la nièce du nain, mais bien à la reine, qui déclare : « je la (la demoiselle) dechevrai si belement » (*Lancelot*

---

<sup>28</sup> *Le Livre du Graal*, éd. cit., tome II, p.1803.

VIII, 199), puis elle demande à la demoiselle de l'aider à « engingnier » (*Lancelot* VIII, 200) sa dame. La demoiselle l'accuse de l'avoir « decheue » (*Lancelot* VIII, 201) puis dit à Hector, « com m'a decheue chele qui tout dechoit ! » (*Lancelot* VIII, 202). Enfin, elle demande au nain « avés me vous por ce fait dechevoir à la roïne ? » (*Lancelot* VIII, 203). Ne peut-on voir dans ces formes le croisement de « decevoir »<sup>29</sup> « tromper, trahir » et de « decheoir » qui signifie tomber, mais aussi tomber en décadence, déchéance ? La reine est à la fois celle qui trompe, mais aussi celle qui est tombée, qui a succombé à l'amour et qui doit « engingnier » c'est-à-dire tromper, mais aussi « imaginer, inventer, fabriquer avec art »<sup>30</sup>.

Le silence est l'une des règles à respecter, lorsqu'on est une femme et qu'on aime d'amour fou. L'histoire de la demoiselle avec Hector et celle de la reine avec Lancelot sont intimement mêlées : c'est la reine qui est chargée de régler cette affaire et ce n'est pas un hasard. En effet, au beau milieu de l'intrigue de la nièce du nain apparaît l'épisode de l'écu fendu. Ravie, la reine accueille l'écu qui représente symboliquement son amour pour Lancelot. L'écu est joint par le haut, lorsqu'il sera joint également par le bas, cela signifiera que Guenièvre et Lancelot se sont unis charnellement. L'auteur entrelace les deux épisodes. Tandis que la demoiselle est sur le point de perdre celui qu'elle aime plus que tout, la reine reçoit le symbole de son adultère, promesse de l'union charnelle à venir, puisque l'écu sera (la formulation ne fait aucun doute) un jour totalement joint. Non seulement il faut "dechevoir" pour parvenir à vivre un amour total mais il faut en outre « l'enseree en une cambre » (*Lancelot* VIII, 212) pour que le « communs des gens » ne la « veissent » (*Lancelot* VIII, 212). Les hommes possèdent les armes et le pouvoir de décision. Aux femmes, il ne reste que les ressources de l'« engeignement » et de la « decevance ». Mais pour cela, il faut, devant le monde, faire mine d'accepter les règles, tandis qu'on tente de les contourner à son avantage. Morgain ne devra-t-elle pas s'exiler loin de la cour, parce que justement elle ne parvenait pas à cacher sa relation avec un neveu de la reine ?

La demoiselle ne pourra réussir à accomplir cela. Dès qu'Hector s'éloignera d'elle, il l'oubliera aussitôt, comme si son amour n'était qu'un enchantement

---

<sup>29</sup> A.J Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français*, Larousse, Paris, 1979, article « decevoir » et « decheoir », p. 148 et 149.

<sup>30</sup> *Ibidem*, article « engein », « engeingnier » p. 204.

Claire Banas-Serp

qui se dissipe. Le temps des fées est fini. Après tout, elle n'était que la nièce du nain...



Claire BANAS-SERP